

rendre que, trente ans auparavant, lui aussi avait pris ce monticule pour une montagne.

Cela ne nous est-il pas arrivé à tout ? Qui de nous n'a pas gardé le souvenir d'une chose vue aux jours d'enfance, qui nous a fortement impressionné et que nous désirions revoir. Et voilà que le jour où nous la trouvons telle qu'autrefois, nous ne la reconnaissons plus. Ce n'est plus cela, "tout est changé, disons-nous," non, c'est nous seuls qui avons changé.

Quand Rodolphe retrouve Musette qu'il a tant aimée, le même phénomène s'opère :

Mais en revoyant l'infidèle,
Mon cœur n'a plus senti d'émoi,
Et Musette, qui n'est plus elle,
Disait que je n'étais plus moi !

Mais voici que je m'égare dans les sentiers du pays de Bohême, alors que je dois être à ma chère Sainte-Pétronille.

** A Sainte-Pétronille, les charretiers sont heureux, sinon riches. Presque tous sont conseillers municipaux et roulent évidemment carosse

Parmi ces charretiers, il en est un dont le portrait orne plus d'un salon de New-York et d'autres grandes villes des Etats-Unis ; c'est Célestin.

Dans un pays comme le nôtre, où le paysan, l'habitant n'a pas de caractère, dans le sens artistique du mot, puisqu'il ressemble à tout le monde, à un entrepreneur de chemin de fer, à un député aussi bien qu'à un marchand de vernis, le type est difficile à trouver.

Célestin est cependant un type, et c'est lui qu'a choisi le peintre Walker pour ses tableaux de genre. Célestin chez lui, dans son écurie, dans son champ, sur sa voiture, à pied, sobre, éméché, fumant, parlant, priant, l'artiste l'a pris sous tous ses aspects et l'a étudié sous tous les points de vue, depuis douze ans qu'il vient passer ses étés à l'île.

C'est un très brave homme que Célestin, et c'est un vrai type. Pas le temps de le décrire.

** Il y a aussi un hôtel à Saint-Pétronille, un excellent hôtel, tenu par E. Fraser et très fréquenté. On y est parfaitement bien et nullement écorché.

C'est près de l'hôtel, sur le quai et dans le parc, — nous avons tout cela — que les familles se promènent le soir, c'est le grand salon ouvert à tous, sous la voûte étoilée ou nuageuse, au bord du Saint-Laurent, d'où l'on voit passer tous les navires allant à la mer ou en venant.

C'est de là que l'on assiste, chaque soir, à l'illumination de Québec, qui s'allume tout à coup de mille feux à cinq milles de nous, et c'est de là que chacun part, après le coup de canon de la citadelle, pour regagner son logis où pas un bruit, pas un son ne vient troubler le sommeil.

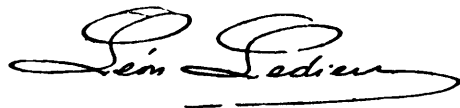
Je pourrais vous en dire bien davantage sur Saint-Pétronille, mais Lili vient me chercher pour aller dans le parc.

Au commencement de juin, un grave événement est venu troubler la paix du Bout de l'Île.

Léo, un énorme chien, est mort. Léo était très aimé des enfants et détesté des chiens.

Et dire qu'il y a des gens qui ne connaissent pas Saint-Pétronille !

Comment diable peuvent-ils vivre sans connaître Saint-Pétronille ?



A BATONS ROMPUS

Après la tempête, toujours l'Océan est calme. Il est vrai que l'un et l'autre dépendent de Dieu, cet immortel harmoniste. Ce qui dépend des hommes est bien différent. Ainsi, après avoir lu presque tous les journaux, ce qui me procure généralement un sommeil anodin et bienfaisant, je me réveille actuellement

d'aussi mauvaise humeur que si tous les diables de l'enfer avaient plané au-dessus de mes esprits endormis. A les lire, on croirait entendre des bavards, des radoteurs, des commères, de vieilles poissardes qui passent leur journée à se chamailler ou à déchirer leur prochain.

Or, malgré tous ces gueulements, toutes ces tristesses, tous les avatars que cette gent hargneuse lui lance à la face, la patrie canadienne vogue noblement et sûrement sur les flots de l'opinion publique vers des rivages ensoleillés et riant, lumière que les yeux louches ne peuvent pas supporter, car il faut être de la race des aigles pour pouvoir regarder le soleil en face.

Laissons donc les hiboux dans leurs trous et regardons en haut.

* *

Le soleil, fatigué des événements qui se renouvellent sans cesse sous la calotte des cieux depuis le commencement du monde, demanda un congé à son Maître. Il l'obtint.

— Enfin ! se dit-il, je vais donc pouvoir fuir la ville, brûlée par toutes sortes de choses, et aller respirer l'air frais de la campagne.

Seul, et desséché comme un vieux célibataire, il s'attarda pour faire une rencontre. La lune, glissant d'un pied timide sur les nuages, apparut, belle comme une déesse.

Pied fin, taille svelte, yeux amoureux, tout y était pour accaparer un vieux. Pareille chose se voit tous les jours, ici et ailleurs, voire même sur la rue Saint-Laurent. Le soleil l'aborda en galant cavalier et la saluant royalement :

— Pardon ! madame, lui dit-il, comme vous paraissiez fatiguée, vous plairait-il de vous appuyer sur mon bras.

La lune le regarda :

— Oui, monsieur, répondit-elle.

Et s'appuyant sur le bras qu'on lui offrait, les voilà partis.

— Où désirez-vous aller ? demanda le vert galant.

— Dans un pays où, grâce à vous, les moissons sont toujours abondantes ; où, grâce au Maître de l'univers, le peuple est heureux et paisible ; enfin, là où le bonheur existe, dit la blonde Phœbé.

— C'est bien ! dit Phaéton, alors nous irons au Canada.

* *

En effet, c'est le pays par excellence où Dieu semble avoir répandu ses plus chères bénédictions, sa plus sainte harmonie... Mais, — malheureusement il y a un mais, — certains journaux essaient de la détruire, cette harmonie. En effet, le peuple a parlé, et depuis lors certains journaux travaillent à défaire ce que le peuple a fait. C'est là œuvre anti-patriotique, malsaine ; c'est là œuvre de mauvais citoyens. Oh ! ne craignez rien, lecteurs, je ne fais pas ici de la politique, mais uniquement de l'observation. Je vous laisse juge.

Ici, c'est un aviseur politique qui donne tel avis sur la chose publique ; là, c'est un conseiller qui en donne tel autre ; ailleurs, c'est une meute qui aboie et essaie de mettre des bâtons dans les roues du char de l'Etat.

Si ces choses-là sont tristes, ces gens là font rire les hommes sérieux et bien pensants. Ils ressemblent à ces passagers qui, voyant le capitaine prendre une route parsemée d'écueils pour échapper à des courants sous marin qui feraient sombrer le bâtiment, veulent prendre le gouvernail de force ; ou plutôt, ils me font l'effet de ces gens qui donneraient des conseils à un architecte dont le plan mathématiquement élaboré échouerait s'il les écoutait.

Donc, chacun son métier, et les vaches seront bien gardées.

* *

Molière a eu bien raison de dire "qu'il était fort difficile de contenter son père et tout le monde." Avant longtemps beaucoup s'en apercevront, mais non à l'instar de certains journaux qui crient le plus, lesquels viennent de faire une hécatombe d'un grand nombre de leurs employés.

Au reste, ces choses là se passent et se passeront de

tout temps. Je n'en veux pour preuve que le fait suivant. C'est l'histoire de tous les pays et de tous les gouvernements.

Un jour, en France, après une élection, l'heureux candidat fut accueilli par quelques centaines de lettres provenant de ses électeurs. Chacun d'eux demandait une place vacante de garde-pêche. Chaque quémandeur prétendait que c'était grâce à son vote que le nouveau député avait été élu. Toutes ces lettres, d'une longueur assommante, étaient semblables tant qu'au fond et à la forme. Ne sachant à quel saint se vouer et voulant cependant donner l'emploi à un des solliciteurs, le député eut une idée lumineuse. Il réunit tous ses électeurs, leur expliqua son embarras, et, prenant toutes les lettres, il les mit dans un sac vide et fit tirer au sort par une jeune fille de la localité. Le signataire de la première lettre sortie fut nommé.

* *

Dans cette course échevelée aux emplois, où il y aura des entrants et des sortants, tout comme au concours hippique de Paris, les plus malheureux seront certainement les députés qui auront à dépouiller une avalanche de lettres.

C'est là qu'ils reconnaîtront que tout n'est pas rose dans la vie de représentants des intérêts publics, et à ce point de vue là on ne doit pas envier leur sort. Et d'abord, règle générale, les demandes ou pétitions sont toujours trop longuement écrites. Qu'on fasse valoir ses droits et qu'on arrive directement au but. Surtout par des demandes écrites par un écrivain public ou copiées dans un livre. Comme toutes ces fa-daises se ressemblent et qu'elles sont connues du personnage qu'on sollicite, celui-ci les jette au panier.

D'un autre côté, ni trop de titres ni de politesses dans les demandes. Ainsi, dernièrement, je rencontrai un individu qui sollicitait un emploi et qui était surpris de n'avoir pas même reçu une réponse.

— C'est étonnant, me disait-il, j'ai pourtant bien écrit l'adresse avec deux fois le mot *monsieur* en lettres majuscules sur l'enveloppe, et l'expression de mes sentiments les plus respectueusement dévoués à l'intérieur.

— Mon cher, lui ai-je répondu, vous n'êtes pas ici en Belgique, et vous auriez dû écrire sur l'enveloppe au moins trois fois le mot *monsieur*.

— Merci ! me répondit-il, je le ferai à la prochaine.

C'est ainsi qu'on doit se débarrasser des raseurs. Un autre avait terminé sa supplique par cette phrase typique :

"... Enfin, j'ai ma belle-mère sur les bras, car elle est paralysée de la langue, et, comme seul je comprends ses signes, c'est moi qui suis obligé de lui servir d'interprète. Comme vous le voyez, monsieur le ministre, je suis un homme qui ai eu des malheurs." etc., etc.

Soyons donc courts pour ne pas ennuyer les personnes que nous sollicitons, et nous leur rendrons service et peut-être elles aussi. Qu'on se rappelle la lettre écrite par cette petite fille à la reine d'Angleterre :

"Madame, j'ai laissé tomber ma poupée dans un trou, et comme on dit que l'autre côté vous appartient, je vous serais bien obligée de me l'envoyer chercher."

Touchée de l'originalité de cette demande, on dit que la reine renvoya la poupée... par une autre achetée.

* *

Je termine par un fait analogue dont le succès a aussi été heureux pour son auteur.

Un soldat se jeta un jour au-devant de la voiture de l'empereur d'Autriche, et lui cria :

— Sire, deux mots ;

— C'est bien ! dit l'empereur, mais si tu en dis trois je te fais fusiller.

La réponse fut :

— Argent !... congé !...

